

Extrait du dix-neuvième chapitre :



Gênes étalait ses maisons blanches sur la pente des collines entre la Polcevera et le Bisagno. Sur l'ouest, à l'extrémité du port se dressait une tour qui dépassait en hauteur les autres constructions ; les Génois y avaient hissé une lanterne qui, la nuit, guidait les capitaines.

La Superbe accueillit le navire dans son port. Les caravelles d'Aragon, les galères de Venise et les galiotes de la République, amarrés ventre à ventre, emplissaient le port d'une forêt de mâts. Charles n'avait jamais vu autant de vaisseaux et ne savait plus où porter le regard dans ce qui lui apparaissait comme une féerie. D'un bout à l'autre des quais, les pavillons qui se gonflaient faisaient jaillir, au gré du vent, des croix, des lions ou des aigles. Les navires à quai déchargeaient de l'alun, des fourrures, des épices, du sucre, du blé, d'autres embarquaient de la laine et du bois, de l'huile et du vin. C'était un incessant défilé de voiles, accostant ou prenant la mer, sous les ordres des capitaines, les cris des mouettes et le choc sourd des vagues sur les carènes.

Les entrepôts des maisons de commerce installés sur les quais recevaient sous leurs profondes voûtes fraîches tous les trésors du monde ; la cité sentait l'huile, les agrumes, la toile de jute et le mélange enivrant des épices d'Orient. Dans les rues, les hommes sans importance devaient savoir se pousser promptement face à l'orgueil des armateurs et à l'insolence des marins qui ignoraient l'angoisse et les tâtonnements, donnant l'impression d'avancer d'un pas sûr et

conquérant. Ils avaient osé affronter l'Océan infini, risquer leur fortune et leur vie, dominant leur vertige en faisant taire leurs peurs des tempêtes et des pirates. Ils avaient maîtrisé l'art de la navigation, tracé des cartes sûres, amélioré sans cesse les carènes et les gréements.



Les riches et puissantes familles se rendaient à la messe en cortège flamboyant. Ils marchaient la tête haute, laissant traîner sur le sol leurs robes d'épais velours, ajustant leurs bonnets chatoyants, leurs chaînes d'or, leurs turbans et leurs pelisses. Chaque *albergo*¹, entourée de ses serviteurs en armes, affichait avec arrogance sa richesse et sa puissance.

L'activité des quais montait à travers les ruelles étroites pour emplir la cité d'une agitation continue. L'énorme rumeur ne s'apaisait qu'à la nuit venue, sous la lueur de la lanterne qui guidait sur l'horizon marin, d'autres navires, les flancs chargés d'autres richesses.



¹ Famille, amis, serviteurs et obligés.

Un garçon, à la recherche d'une pièce, mena les trois hommes à la maison de l'inquisiteur. Egidio fut remis à la vigilance des familiers.

L'inquisiteur reçut frère Sébastien et le chevalier autour de sa table de travail. Charles fut surpris de la simplicité affable du dominicain. Le moine, qui parlait parfaitement le latin, le génois et le français, n'avait besoin d'aucun interprète pour passer d'une langue à l'autre.

L'inquisiteur prit connaissance des documents de l'évêque de Nice. Sébastien donna à Charles un coup de coude en lui montrant un livre posé sur la table. Il lui dit en aparté, un peu excité :

« C'est la *Pratica Inquisitionis* de Bernard Gui ! »

L'Inquisiteur toussota et poursuivit sa lecture. Puis il posa son regard sur Charles.

« Il va me falloir vous entendre, Chevalier.

- Je n'ai pas prévu de m'attarder à Gênes. Je dois retourner à Nice pour les épousailles de mon duc.

- Vous pourrez assister au mariage de votre duc mais il faudra vous armer d'un peu de patience. J'ai besoin de votre présence pour instruire le dossier. Vous êtes les seuls témoins que je puisse questionner.

- La chose peut être vite réglée.

- Toute procédure inquisitoire nécessite le relevé de vos paroles par mon notaire. On ne peut condamner un homme qu'en possession de preuves formelles et écrites.

- Pendant combien de jours ma présence sera-t-elle nécessaire ?

- Une dizaine, tout au plus. Je vais me hâter ! »

Sébastien logea chez les Dominicains ; Charles coucha dans une auberge près du port. Les jours qu'il consacra au déroulement de l'instruction furent d'un profond ennui ; répondre aux questions et répéter une fois de plus tous les détails de l'affaire le conduisit au désespoir.

Pour se distraire et calmer son impatience il se rendait à l'arsenal et y observait les travaux. Il découvrit que la cité ne prospérait qu'en s'appuyant sur un monde,

plus secret, fait d'obscurité, de bruits sourds et de gerbes de flammes. Les lettrés y voyaient les prémisses de l'enfer mais c'était ne rien comprendre à l'art des compagnons, charpentiers, forgerons, cordiers et tisserands qui s'appliquaient, de l'aube au couchant, à construire les meilleurs navires d'Europe. Ils étaient, par leur habileté et leur intelligence, l'assise incontournable de tout le mouvement, enfermant dans leurs gestes et leurs connaissances, le fondement même de la cité. Jamais, ils n'avaient baissé les bras, cherchant sans cesse à mieux comprendre comment un bois pouvait se cambrer sans se fissurer et un métal se mouler sans se piquer. Ils ressentaient la retassure ou la crique, comme une insulte à leur intelligence ; ils étaient, par-dessus tout, fiers de la qualité de leur travail qui rejaillissait dans le regard des autres comme le meilleur titre de noblesse.

Extrait du vingtième chapitre :



Ludovic Brea (détail) : Santa-Maria di Castello - Gênes

Charles s'agenouilla dans la chapelle Spinola de l'église Sainte Marie pour demander à la vierge de l'aider à dominer ses sens ; il questionna encore :

« Est-ce cela l'amour ? »

A son grand étonnement, une voix qu'il connaissait lui répondit :

« Non, Charles ! Cela, c'est l'animal qui est en vous et qui prend le dessus sur votre âme ! Exercer l'amour envers une femme, c'est percevoir la part de divinité qu'elle porte, c'est se sentir obligé d'aller boire à la source

de son âme. C'est s'unir à elle pour ne plus faire qu'un seul être. Le plaisir des chairs reprend alors sa juste et bonne place. »

Charles leva le regard vers le retable² qui se dressait devant lui et fut saisi d'une profonde émotion. Il aurait pu en reconnaître le peintre parmi mille. Il s'écria :

« Ludovic de Nice ! Une telle splendeur ne peut venir que de votre main ! »

Le peuple de Dieu était fondu dans un unique tableau. Une foule dense de personnages finement détaillés se pressait dans une chaleureuse convivialité. Ils étaient venus nombreux, dans un joyeux désordre, assister au couronnement de Marie. Ils conversaient entre eux, unis par un indicible lien qui emplissait leurs regards et leurs gestes d'une affection empreinte de retenue. Marie, tout en haut, dans sa robe vermeille, recevait des mains du Père et du Fils une fine couronne d'or. Entourée de l'amour des martyrs et de tous les fidèles, elle redistribuait, en une infinité de touches sensibles, la joie et la sérénité au fond des cœurs.



Ludovic Brea (détail) : Santa-Maria di Castello - Gênes

Charles laissa son regard se promener dans l'image et l'image le submergea. La voix de Ludovic résonna dans son esprit.

« Je me souviens de tout, Charles ! Je me souviens lorsqu'en passant commande, Théodorine Spinola, m'avait dit : va Ludovic et réalise ton chef d'œuvre. Elle avait coupé les contraintes entre un peintre et son commanditaire. Ce n'était pas un abandon mais la volonté de m'accorder la liberté que je désirais. Elle avait défini le cadre général de l'œuvre, à la façon des grands princes qui fixent des objectifs à leurs vassaux, les tenant suffisamment en estime pour leur laisser le choix des méthodes et des techniques. Ce fut

pour moi, à l'âge de cinquante ans, comme si tout recommençait : les fatigues et les doutes s'étaient estompés, une énergie féroce avait rempli à nouveau mon être. C'est à cet instant, Charles, que j'ai enfin été à armes égales avec ceux qui, à vingt ans, avaient réalisé les œuvres toscanes qui m'avaient brûlé l'esprit. »

Charles sentit une pression sur son épaule. Un jeune garçon la tapotait doucement.

« J'ai eu du mal à te trouver, Seigneur ! J'ai une bonne nouvelle : un navire pour toi !

- Pour quelle destination ?

- Pour Taggia !

- Quand appareille-t-il ?

- Dans la matinée. »

Charles glissa un sol dans la main du gamin et resta immobile face au retable. La voix de Ludovic murmura à nouveau :

« Quittez cette cité avant qu'elle ne vous détruise. Ne restez pas emprisonné par vos sens ! Libérez-vous ! Debout ! Vous n'avez que peu de temps pour faire vos adieux, mon ami. Dépêchez-vous Charles ! »



Ludovic Brea : Santa-Maria di Castello - Gênes

² Le retable du Paradis ou La Vocation des Justes, peint en 1512, se trouve de nos jours au musée de L'église Santa Maria Di Castello de Gênes.